

Toute la vie humaine sur la planète EST NÉE D'UNE FEMME

« **Q**uand nous pensons maternité, nous sommes censés penser aux femmes en fleurs de Renoir, avec des bambins roses contre leurs genoux, aux madones extatiques de Raphaël, à quelque mère juive allumant les bougies dans une cuisine briquée pour le sabbat, avec le pain natté couché sous un napperon repassé de frais. Nous ne sommes pas censés penser à une femme, dans un lit d'hôpital de Brooklin, ses seins douloureux recouverts de glace parce qu'on l'a persuadée qu'elle ne pourrait pas allaiter son enfant ; à une Africaine, également convaincue que ses généreuses mamelles ne fourniraient pas à son bébé le lait dont il a besoin. Nous ne sommes pas censés penser à une fillette de dix ans enceinte des oeuvres de son père ; à une mère vietnamienne violée par une escouade, alors qu'elle travaillait aux champs, avec son bébé à son côté ; à deux femmes qui s'aiment et qui, pour conserver la garde de leurs enfants, ont à lutter contre l'hostilité de leurs ex-maris et des tribunaux. Nous ne sommes pas censés penser à quelque femme qui s'efforce de cacher sa grossesse afin de pouvoir continuer à travailler le plus longtemps possible, parce que, lorsqu'on s'avisera de son état, elle sera renvoyée sans la moindre indemnité ; ni aux femmes dont les enfants ont manqué de nourriture parce qu'il leur a fallu se louer, elles-mêmes, comme nourrices ; ni à l'esclave qui, séparée de son propre enfant, a bercé et soigné les enfants de son maître ; à la femme que l'on croit être « sans enfants », et qui se rappelle avoir donné le jour à un bébé qu'elle n'a été autorisée ni à voir ni à toucher, afin qu'aucune tentation ne lui vienne de l'aimer et de le garder... Nous ne sommes pas censés penser à ce que ressent une infanticide, non plus qu'aux bizarreries de l'infanticide, ni à cette succession de jours d'hiver qu'elle a passés à la maison seule avec des enfants malades, ni aux mois vécus dans l'étuve d'une boutique, d'une prison ou d'une cuisine étrangère, torturée par l'inquiétude de savoir ses enfants abandonnés chez elle ou confiés à la surveillance d'un autre enfant, un peu moins jeune. Des hommes ont parlé, souvent, et d'une façon abstraite, de nos « joies et de nos peines ».

ADRIENNE RICH, « NAITRE D'UNE FEMME »

D'UNE MERE A L'AUTRE

Pourquoi Louise Laprade, Ariane Emond et Shirley Pettifer ont-elles voulu et fait des enfants? Pourquoi Danielle Hénault, au bord du dead-line, en fera-t-elle un dans cinq ans? Pourquoi Louise Desmarais et Pol Pelletier s'y opposent-elles plus ou moins farouchement? (ET MOI, POURQUOI N'AI-JE PAS ENCORE D'OPINION, À 29 ANS? HEUREUSEMENT, JE NE PARTICIPE PAS À LA DISCUSSION, JE NE SUIS LÀ QUE POUR ÉCRIRE.) Faire des enfants ou non? et pourquoi non? disions-nous en boutade, sûres que cette table ronde ne révélerait de la maternité-choix ou contrainte? — que de nouveaux aspects négatifs. Or, ce n'est pas tout à fait le cas.



Pourquoi ont-elles fait ça?

Non, aucune des mères n'évoque à l'appui de son geste une criante et irrépressible pulsion biologique, la nécessité très politique de peupler le Québec de bonnes petites féministes (ou de bons petits nationalistes, pour l'indépendance), ou l'envie de «se réaliser pleinement en tant que femme à travers l'expérience unique et magnifique de la maternité». Leurs raisons sont plus... uniques, à la fois enracinées dans l'enfance et intimement reliées à des circonstances historiques de leur vie.

Ariane, par exemple, mère d'une fille de cinq ans («Réussite totale, dit-elle, pourquoi en ferais-je une autre!!!»), ne s'est jamais perçue autrement qu'accompagnée d'enfant. Pourtant, sa propre adolescence a été perturbée par l'obligation d'élever ses frères et sœurs. Quand elle a fait un enfant, à 27 ans, c'était «... pour racheter mon enfance: le rapport avec ma mère avait été très trouble et difficile, je voulais me prouver qu'une relation entre un enfant et sa mère pouvait être harmonieuse. Par ailleurs, je sais qu'il y a chez moi une fascination réelle pour les enfants et leur lecture du monde. (JE SENS QUE MON ATTRANCE À MOI EST PLUS ÉPISODIQUE...) Je me souviens d'avoir été une enfant qu'on n'estimait pas pour ce qu'elle était, dont on ne profitait pas; j'ai donc un rapport d'attention aux enfants. Bref, je l'ai fait beaucoup pour faire autrement, mieux, que ma mère. Ce n'est pas très glorieux.»

C'est aussi pour racheter quelque chose que Louise L. a décidé brusquement de faire un enfant, elle qui n'en voulait pas, contrairement à son chum: «C'est très clair — maintenant — que je l'ai fait pour me laver. Quelque chose est arrivé dans ma

vie et je me suis sentie sale, une putain; tout de suite après, sans m'en rendre compte, j'ai décidé que oui... C'est une raison réelle, historique... mais je l'ai fait de façon aliénée dans mon désir, je ne recommencerais pas. Je trouve que c'est absurde de faire des enfants dans ce monde.»

Shirley par contre, avait toujours pensé qu'elle en aurait, et plusieurs. Enfant, seule petite sœur d'un grand frère absent, elle enviait les familles nombreuses et les Noël bruyants de ses copines. Les enfants sont la joie. À 17 ans, elle avorte, sûre qu'un enfant alors «fuckerait toute sa vie». Plus tard, elle hésite; ce n'est pas encore le bon moment. (C'EST BIEN CE QUE JE DISAIS MOI-MÊME: CONFLITS D'HORAIRE!) Puis elle revise cette idée que «les enfants c'est le fun», et tous ses fantasmes d'une grande famille jamais connue. Et change d'avis; elle n'en fera pas, parce que cela signifierait lâcher la job et, de sa mère, elle a compris qu'il ne fallait jamais se retrouver économiquement dépendante. Il y a aussi — c'est 1969 — qu'elle trouve le monde trop laid pour y amener des enfants. Mais après avoir voyagé un an en Europe, «... je suis revenue, dit-elle, très optimiste; le monde est beau, il y a de l'espoir, on peut faire quelque chose, le changement social est possible. Mon envie de faire un enfant faisait partie de cet optimisme. (MAIS L'OPTIMISME EST MORT, JE N'EN AI AUCUNE RÉSERVE.) Et il y avait le mouvement des femmes, je me suis dit, question travail/enfant, c'est possible de faire les deux, sans être une mauvaise mère, et sans l'accompagner 24 heures sur 24. Et c'était la décision la plus égoïste de ma vie: je veux le faire pour moi, avoir cette expérience. (JE LE VERRAIS DANS LES MÊMES TERMES.) J'aimais mon corps pour la pre-

mière fois de ma vie. (INTÉRESSANT ÇA...) Je voulais beaucoup l'enfant, ce qui ne m'a pas empêchée de me sentir envahie au début de la grossesse... Mon fils a aujourd'hui 11 ans.»

Pourquoi en veut-elle un?

Danielle a 30 ans et, dans son plan quinquennal (!), il y a un enfant. Elle le veut irrationnellement, «... parce que j'aime les enfants, dit-elle, je m'entends bien avec ce monde-là, ce sont de petits adultes, le mot enfant est péjoratif. C'est très animal, physique. Mon corps ne crie pas (!)... mais il me parle et je comprends. Je sais quand j'ovule, j'appelle ça le temps du bébé! Et tant pis si c'est irrationnel, si je ne contrôle pas tout, j'ai le goût d'avoir un bébé, dedans moi, le sentir, le faire, tout... j'aime ça, la biologie m'intéresse. (ET MOI, LE PROCESSUS ME FAIT UN PEU PEUR) Pour l'instant, je vis ma maternité par chats interposés; les chats aussi c'est dépendant, ça a des humeurs, faut s'en occuper... (ET C'EST JUSTEMENT POURQUOI J'AI DONNÉ MA CHATTE...) J'adore voir les nouveaux-nés, les voir grandir et changer. J'adore le changement et il est absolu dans le fait de voir grandir un enfant. (SI VITE... À COÛTS DE PYJAMAS!) J'ai ce goût-là, sauf que je suis homosexuelle et que ça me frustre de ne pouvoir le faire avec ma chum. Bon, j'irai ailleurs, mais ça me chicotte... comme l'absence du père — parce que ma relation avec mon père a été extraordinaire, et avec ma mère, terrible. Idéalement je veux tout, la grossesse, l'accouchement, etc. parce que je veux tout sentir, c'est un trip de sensualité. Sinon, je le vivrais comme un manque. Je sens là quelque chose de très spécial que je ne peux vivre ailleurs et ça me tente.

Par contre, est-ce remplir un manque que de faire un enfant, juste pour boucher un trou en soi ? Et finalement, je me dis que même si c'est ça, alors ce sera ça. (ET POURQUOI PAS, EN EFFET, SI LES AUTRES FORMES DE CRÉATION SE REFUSENT ? MAIS C'EST LOURD POUR L'ENFANT-ŒUVRE.) J'aime la vie, je déteste la mort et toute idée de mort ; ce serait peut-être aussi une façon de me prolonger, de lutter contre la mort, de dire «ouh ! je continue», quelque part, dans des gènes. (ALORS QUE M'ANGOISSERAIT PLUTÔT, DANS LA RESPONSABILITÉ DE LA MATERNITÉ, LA NÉCESSITÉ ÉVOQUÉE TOUT À L'HEURE PAR SHIRLEY DE RENONCER PENDANT AU MOINS 15 ANS À MON DROIT AU SUICIDE, CETTE PORTE DE SORTIE.) Mon obsession de la mort n'est pas étrangère à mon goût de maternité. Même si on fait des êtres très différents de soi. Ego trip ou non, je veux voir grandir quelqu'un d'extérieur à moi — et être surprise. Et aussi me voir dans cette affaire-là. (MOI, J'AURAIS PEUR DU REFLET.)

Pourquoi n'en veulent-elles pas ?

Elles ne l'ont jamais voulu, en fait, ni Louise D., ni Pol. Sauf une fois, en pleine crise de dépression physique, pour Pol «... et cela exprimait mon envie à moi d'être maternée et cajolée», ou par petites «montées» de trois semaines, pour Louise «... mais une fois la balloue passée, j'aurais été incapable d'assumer le quotidien de ça. J'aimais mieux rester fidèle aux constantes de ma vie qu'à un emballement». (MOI AUSSI, JE SUIS AU FOND TROP «RAISONNABLE» POUR UN PAREIL COUP DE TÊTE, DANS LES CONDITIONS ACTUELLES.)

Dans les deux cas, la maternité est irrécyclable avec une image de soi déterminée depuis longtemps, très volontaire et liée à des objectifs précis. «Aussi loin que je remonte dans mon enfance, dit Louise, je me voyais adulte non mariée, sans enfant et gagnant ma vie. (MOI AUSSI) On me donnait des raisons d'avoir des enfants ; il y avait toujours l'opposition maternité/carrière, travail, et pour moi c'était clair : je choisirais le travail ! Il y avait aussi — et encore aujourd'hui — tout le bag de la réalisation de soi par la maternité, la fécondité. Ça n'a jamais cliqué avec moi. Je n'ai jamais cru ne pas pouvoir me réaliser sans enfant. La fécondité, pour moi, c'est poser des actes créateurs, générateurs de vie... et il y a plein de façons de le faire, hors la maternité.

Aussi les modèles de mères autour de moi me désolaient absolument, de renoncement à soi, d'incapacité de se définir en dehors des enfants, d'absence de tout projet personnel dans leur vie.

En fait, je n'ai pas d'enfant parce que je n'en ai jamais éprouvé le désir. Ce n'est donc pas un choix arrêté. Le désir absent, la question était toujours posée de l'extérieur. Je vis avec un homme depuis 11 ans et on nous demandait : pourquoi vous n'en avez pas ? On se disait qu'il faudrait bien

se poser la question. Deux heures après c'était oublié, on n'en parlait plus. Bon indice de l'absence du désir.

Et depuis quelques années, je me sens résister à cet automatisme couple égale enfant. Dès que t'es en couple, hétérosexuel du moins, tu fais un enfant, sans te poser de questions ! Sans parler de toute la mystification de la maternité ! La condition des femmes fait peut-être que c'est le seul acte créateur qui leur reste ; c'est peut-être pour cela qu'elles s'acharnent à posséder les enfants, à tout miser sur eux. Comme si c'était leur dernier îlot de création, avec le vide autour. La maternité prend alors des proportions... dangereuses, allant jusqu'à sous-estimer les enfants. Je pense que bien des gens qui ont des enfants ne les aiment pas, n'aiment pas les enfants. Pas vraiment.»

Pour Pol, il n'y a même rien d'intéressant là-dedans, ni dans les enfants ni dans la maternité : «Moi, c'est clair que j'ai toujours voulu faire tout ce qu'une vraie femme n'est pas censée faire. La vraie femme se marie et fait des enfants. Pour

moi, la maternité a été longtemps synonyme de féminité. Être mère, ça veut dire s'occuper des autres et non pas de soi, ne pas avoir d'ego, être douce, patiente, compréhensive, indulgente, enfin... toute la mardo féminine : sensible, instinctive, zélée, dévouée. Ça veut dire ne pas être intelligente, ne pas être ambitieuse, ne pas avoir d'instruction, ni de valeurs sociales. Donc vivre en fonction des autres. Je peux dire que j'ai été violemment anti-maternité... même de façon irrationnelle. Ça me rendait physiquement malade. Je crachais sur les femmes qui avaient des enfants. C'était des débiles mentales. (HEUREUSEMENT QUE CES MÈRES-CI ONT UN SOLIDE SENS DE L'HUMOUR!) Maintenant, c'est moins passionnel mais je ne vois toujours pas les avantages d'avoir des enfants, objectivement. C'est un travail énorme et ce type de travail ne m'intéresse pas.

«Primo, je ne m'intéresse pas beaucoup aux enfants, je comprends très difficilement comment une femme adulte peut vouloir passer 12 heures par jour avec un enfant. À supposer qu'une femme fasse un



Illustration - Marie Cinq-Mars

enfant – et apparemment ça se fait encore beaucoup – pour être avec «l'être cher», le façonner, tout ça. Mais comment peut-on s'intéresser à des êtres aussi différents, qui ont des comportements d'après moi si peu intéressants ? (LES COMPORTEMENTS DE LA MAJORITÉ DES ADULTES LE SONT-ILS INTÉRESSANTS ?)

«Les enfants m'intéressent comme des objets d'art – certains d'entre eux, pas tous – que je regarde une demi-heure et après, ça suffit, je les ai assez vus. La grosse raison pratique, enfin, c'est qu'un enfant représente un travail concret, quotidien et dénué d'intérêt. Qui est de l'ordre de faire du ménage – je fais à peine le mien alors le faire pour quelqu'un d'autre ? – faire du lavage, faire à manger, faire l'épicerie, aller voir les médecins, aller voir la maîtresse d'école, enfin... (QUELLES ROMANTIQUES ILLUSIONS TIENDRAIENT ENCORE DEVANT UNE TELLE ÉNUMÉRATION ?) En d'autres mots, c'est une très grande insertion sociale d'avoir un enfant, alors qu'un de mes objectifs dans la vie était de me désinsérer socialement. Déjà en étant une femme, en ayant des totos, c'est énormément compliqué ; avec quelqu'un de pogné après toi, je me dis que là, la charge sociale est énorme. J'aurais à me débattre avec toutes sortes d'autorités qui me compliqueraient encore plus la vie. Comme je n'y vois pas d'avantage par ailleurs, ça ne fait que du négatif.

«En refusant d'être une vraie femme, je choisissais l'indépendance. Donc, je ne me marierais jamais, c'était clair. Mais autant je suis allergique à l'idée d'être, moi, dépendante de quelqu'un, autant je n'aime pas qu'on dépende de moi. Tout ce qui relève de la dépendance m'énerve beaucoup : occuper un enfant, par exemple, ou penser pour lui.

«Mais j'ai changé. Dernièrement, une femme m'a raconté son grand «désir biologique». Son corps criait, disait-elle ; elle avait même subi des opérations monstrueuses, du charcutage, pour remédier à sa stérilité. Et je l'écoutais avec intérêt. Avant j'aurais fait : «Franchement ! Elle est malade dans 'tête.»

Du plaisir à l'amour obligatoire

Pourtant, les mères décrivent longuement les plaisirs de fréquenter un enfant, de le voir grandir et exprimer une vision du monde si différente, neuve et critique, de partager sa propre découverte du plaisir. Par ailleurs, s'il est tellement passionnant d'avoir une relation privilégiée avec un enfant, pourquoi n'y a-t-il pas plus de gens prêts à partager les enfants, à les emprunter une soirée ou deux jours à des ami-e-s débordé-e-s au bord de l'infanticide ? (MOI, PAR EXEMPLE, POURQUOI NE L'AI-JE JAMAIS OFFERT À MES COPINES MÈRES ?

MANQUE DE TEMPS OU D'INTERÊT ? PEUR D'ÊTRE PRISE AU DÉPOURVU PAR CETTE PETITE BÊTE ÉTRANGE ? PARTI PRIS DU CONFORT DANS L'INDIFFÉRENCE ?)

Cela aiderait Louise L., par exemple, qui dit comprendre la fascination d'Ariane ou de Danielle pour les enfants, mais supporter difficilement le quotidien. Elle s'y sent isolée, pognée, ses ailes coupées et ses projets personnels aliénés, plus étouffée que stimulée par la maternité... et par ailleurs très déchirée, parce qu'elle l'aime, sa fille.

Au premier tour de table, surgissent d'autres contradictions : comment assumer le pouvoir, l'autorité devant l'enfant ? Comment combattre le sexisme de l'école ? etc. Et Shirley relate ce mot d'une féministe américaine : «La grossesse et l'accouchement sont des expériences radicalisantes pour une femme ; élever un enfant est une expérience conservatrice, parce qu'elle devra forcément faire des compromis – entre ses valeurs et l'idéologie dominante.»

Revient aussi, constante, la question de l'amour maternel, avec son corollaire, la filiation biologique. (AUTREMENT DIT, SI JE N'AIME PAS L'UNIQUE ENFANT CONÇU APRÈS TANT D'HÉSITATIONS, AI-JE LE DROIT DE LE RENVOYER À LA MANUFACTURE ? ET LUI OU ELLE DE MÊME SI MA TÊTE NE LUI REVIENT PAS ?) Ou : le lien mère/enfant est-il obligatoirement privilégié parce que biologique ?

Louise D. «joue à la mère» régulièrement avec la fille de sa voisine : «Ce n'est pas parce que je n'ai pas d'enfant que je ne les aime pas. Ce qui fait le prix d'une relation, c'est l'intensité et le temps passé à la construire, peu importent les liens biologiques. Mais on est tellement conditionné-

e-s que, pour la majorité des gens, il faut avoir «ses» enfants, et avec la possession des enfants vient l'obligation d'aimer, qui fucke tant de relations parents/enfants. C'est l'institution de l'amour parento-filial : je dois aimer ma mère, même si je trouve que c'est dans la vie une femme plate, même si je ne l'ai pas choisie. Et elle doit m'aimer aussi, obligatoirement.»

Avant la contrainte à l'amour maternel, il y avait la contrainte à la maternité. Nous commençons à y échapper et, selon Louise D. : «C'est un acte subversif et décisif pour les femmes de reconnaître qu'elles peuvent ne pas faire d'enfant. Avant, il n'y avait que le couvent pour éviter la maternité. Je suis chanceuse de vivre à cette époque !»

Alors, et la contrainte et le choix existent... (AI-JE BIEN COMPRIS ?) mais, conclut Shirley, «c'est le fait que des femmes choisissent de ne pas avoir d'enfant qui fait que l'alternative existe ! Sinon, le choix d'en avoir n'est pas réel.» (ALORS JAIDE LA CAUSE, EN VIEILLISSANT SANS ENFANT ? MOINS INDÉCISE CEPENDANT QU'AU DÉBUT DE LA DISCUSSION. JE PENSE QUE JE N'AURAI PAS D'ENFANT NON PLUS, FINALEMENT. EN MOI, LE DÉSIR NE CRIE PAS ASSEZ FORT À MOINS QUE JE NE SOIS SOURDE ? EN ATTENDANT, MALGRÉ UN HORAIRE CHARGÉ, JE SUIS ASSEZ SOUVENT LIBRE LES LUNDIS ET MERCREDIS SOIRS POUR GARDER VOS PETITS FAUVES ADORÉS. APPELÉZ AU MOINS 24 HEURES À L'AVANCE ET DEMANDEZ TANTE OLGA.)

FRANÇOISE GUËNETTE

1/ Toutes les phrases en majuscules sont des réflexions de l'auteure de cette synthèse.

D'UNE MÈRE À L'AUTRE



Illustration: André Brochu

A la recherche du plaisir perdu



photo : Francine Pelletier

Shulamit Lechtman

Shulamit Lechtman est active dans le mouvement féministe depuis plusieurs années. Présentement, elle poursuit une réflexion sur le phénomène de la victimisation et enseigne à des femmes à rompre avec ce cercle infernal. Car si être victime, c'est être sacrifié-e, c'est aussi se sacrifier, sacrifier sa vision de la réalité en valorisant à priori celle des autres... Les femmes ont été victimisées par la société et elles continuent de l'être. De surcroît, elles ont appris à se victimiser elles-mêmes.

Qui ne reconnaît pas chez elle, chez sa mère, ses amies, sa fille, cette capacité malade – et désarmante – de se dévaluer, de douter de soi, de se sentir impuissante, en bout de course. Bref de croire n'être jamais assez smarte, bonne, belle... et qu'au fond les autres ont toujours plus raison que nous.

Deux mères ont parlé maternité avec Shulamit Lechtman, de la maternité corde raide, haut lieu d'incertitudes, de contraintes, d'inconfort mais aussi lieu de puissance et de plaisir méconnus, mésestimés que nous habitons souvent avec toute l'aisance de funambules amateurs.

LA VIE EN ROSE : Commençons par la grande question... Pourquoi la maternité qui aurait pu donner du pouvoir aux femmes, est-elle devenue une véritable contrainte, un lieu où les femmes se sentent enfermées et captives ?

SHULAMIT LECHTMAN : Évidemment il y a quelque chose de puissant dans la maternité qu'on tente de réprimer... Mais il faut faire attention avec cette notion de pouvoir. Dans la société patriarcale, ce qui n'est pas valorisé par les hommes n'est pas puissant. Un pouvoir non reconnu n'est pas un vrai pouvoir. Dans le cas de la maternité, la société ne fait qu'entretenir une illusion de ce pouvoir. Quand les femmes disent vouloir gagner du pouvoir, on leur répond aussitôt : «Mais vous détenez déjà le plus grand de tous, celui de créer la vie...» D'un côté, on tente de valoriser «la mère au service de la société», de l'autre, on la rend responsable de tous les maux de ses enfants. Les mères sont toujours soupçonnées de ne pas prendre les bonnes décisions, de ne pas réagir correctement, de ne pas faire ce qu'il faudrait faire... bref de ne pas être des hommes ! Et quand nous voulons leur laisser la responsabilité des enfants, ils répliquent : «L'enfant a trop besoin de sa mère...»

Et comment pourrait-on parler actuellement du pouvoir des mères quand elles-

mêmes ont appris à dévaloriser le pouvoir qu'elles pourraient trouver là ! À mon sens, la plus grande lutte à faire en tant que féministes, ce n'est pas tant d'apprendre aux hommes et à la société à valoriser la maternité, mais que les femmes apprennent à se valoriser comme femmes et aussi comme mères, qu'elles apprennent à se faire confiance, à se faire plaisir. Et tout ça est beaucoup plus complexe que ça en a l'air ! Se bâtir une vie confortable pour une femme, où le plaisir prime, c'est presque révolutionnaire, puisqu'il est nécessaire de rejeter tellement de valeurs apprises et si bien incrustées... Voilà. Chercher à avoir du pouvoir par la maternité, c'est fou. Il n'y a pas d'autres bonnes raisons de se faire un enfant que de vouloir se faire plaisir.

LVR : Mais pourquoi est-ce si important de valoriser la maternité auprès des femmes ?

SH.L : Le fait est que, de façon générale, les femmes se sentent impuissantes dans cette société et je pense qu'elles se sentent encore plus impuissantes comme mères. On a brisé le silence dans quelques lieux de nos vies – le viol par exemple –, mais on n'a pas réussi à le faire – ou si peu – autour de la maternité. Vous savez, ce n'est pas facile d'obtenir des informations vraies sur la maternité. Les mères parlent si peu des conditions réelles dans lesquel-

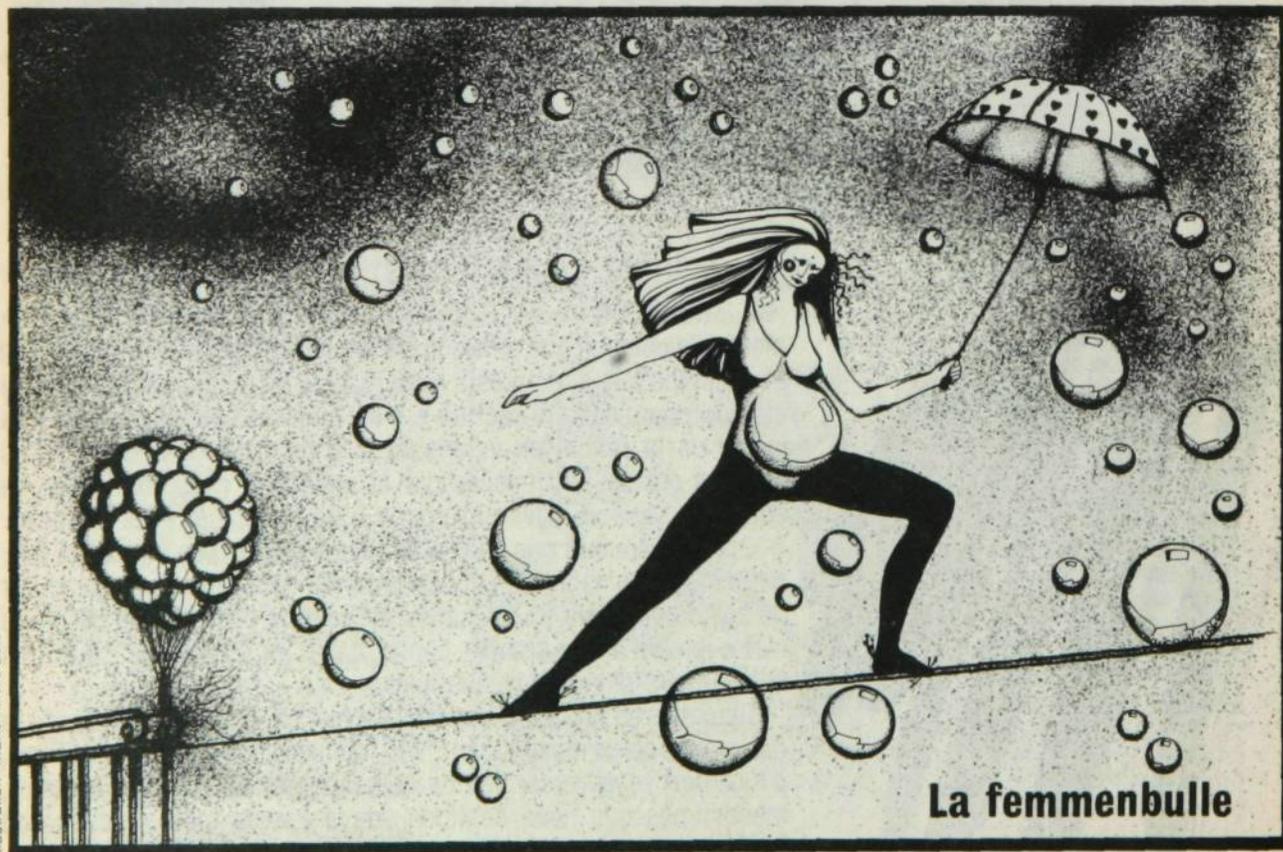
les elles vivent – sauf entre elles ou totalement épuisées... – c'est souvent, je pense, qu'elles essaient de nier jusqu'à quel point avoir fait un enfant dans les conditions actuelles les blesse. Elles craignent aussi qu'en critiquant la maternité, on croit qu'elles n'aiment pas leurs enfants... Il y a tant de mythes qui traînent toujours...

LVR : Il est tout de même plus fréquent aujourd'hui d'entendre des femmes affirmer qu'elles ne veulent pas se retrouver dans un rapport maternel...

SH.L : J'ai remarqué deux attitudes, et chez des femmes souvent féministes. Il y a d'abord celles qui refusent absolument d'avoir («de se faire») un enfant, qui ne voient les enfants que comme un facteur d'impuissance des femmes... et rien d'autre. De l'autre côté, il y a celles qui veulent faire un enfant, pour trouver enfin leur grande raison de vivre. Pour moi, poser ainsi la question est aussi victimisant ou opprimant d'un côté comme de l'autre. La maternité, ce n'est ni l'un ni l'autre, ni tout blanc ni tout noir.

Je pense que c'est possible d'avoir des enfants et d'être confortable avec ce choix-là. Mais voilà, souvent quand on pense à la maternité, on a l'impression de jongler avec le pire... et le moins pire. C'est ça, d'ailleurs, pour moi, la base de l'oppres-

Illustration : Marie-André Côté



La femmenbulle

sion : il n'y a pas de bon choix, il n'y a que des choix pas formidables. Les contraintes pour les mères sont réelles. On pourrait même dire que, dans la balance, elles sont plus nombreuses que les joies. Mais pour certaines femmes, se priver de «se faire un enfant», c'est tout aussi contraignant et douloureux.

Qu'on choisisse ou non d'avoir des enfants, l'essentiel c'est qu'on peut apprendre quotidiennement à quitter cette attitude de victime qui nous a été imposée et que nous nous imposons. Nous pouvons apprendre à nous enligner sur nos vraies envies, nos réels desirs et nos besoins, à évaluer et faire des choix en regard du plaisir qu'on va y trouver.

LVR : Mais est-ce que, en général, les femmes ne se sentent pas exagérément responsables de leurs enfants ? On a un tel souci de les réussir...

SH.L : Vouloir réussir son enfant, c'est souvent vouloir qu'il soit comme on est ou comme on aurait voulu être. Imaginez la pression qu'on met sur lui quand on présume ainsi de sa personnalité et de ses envies ! C'est une bonne façon d'être déçue et de se sentir impuissante par la suite.

Je dis souvent que, petite, je n'étais pas une enfant, mais un miracle. Mes parents, rescapés des camps de concentration d'Europe, ont fait des enfants pour se prouver qu'ils avaient vraiment survécu et pour que nous changions le monde, que cela ne se reproduise plus jamais. Comme enfant, je n'ai rien compris sauf que j'avais comme mission de les rendre heureux. Quand on pense comme ça, quand on essaie de faire racheter par son enfant les horreurs qui existent dans la société, c'est sûr qu'on va rater la relation et que l'enfant aura aussi un sentiment d'échec. C'est nier l'enfant, se nier soi-même et nier le plaisir qu'il peut y avoir dans la maternité.

Je crois qu'on a appris maintenant à penser et à dire «non, mon enfant ne m'appartient pas...» mais on continue à se sentir les premières responsables. C'est se victimiser, pour moi, d'agir ainsi.

Je me rappelle cette petite fille de trois ans, dans l'autobus l'autre jour, qui se masturbait. Quoi de plus normal à cet âge-là ! Mais sa mère voulait mourir... Et c'était bien clair, en même temps, qu'elle ne voulait pas transmettre le message à sa fille que «c'est sale, faut pas faire ça, non...» Mais pourtant... Tout le monde rigolait. L'enfant, elle, chantait et sa mère était tout à fait mal à l'aise. Cette mère, comme bien d'autres, est encore très accrochée à cette vieille idée du «qu'est-ce qu'on va dire de moi ? et de ma fille ? C'est de ma faute, je l'éleve mal...» De la même manière, certaines ont du mal à se détacher de l'image de la «bonne mère»,

obnubilée par son enfant, faisant tout avec lui, s'inquiétant de toutes ses réactions les plus bénignes. Combien de femmes laissent leur enfant pour une fin de semaine mais ne se permettent pas d'avoir du plaisir : elles sont constamment préoccupées par lui... Réaliser jusqu'à quel point on est capables de se culpabiliser avec tout, c'est mettre le doigt sur un des plus grands aspects de notre propre victimisation.

LVR : Souvent on se sent coupables d'imposer nos changements de rythme, d'attitudes, à nos enfants et de les entraîner de force, à notre suite. Souvent on voudrait tant qu'ils ne soient pas là pour un moment...

SH.L : Des possibilités existent de faire, de vivre autrement. On se victimise quand on se dit absolument incapables de faire autrement. Si une mère a besoin de temps sans son enfant, elle peut examiner les possibilités à court terme comme, par exemple, le «prêter» à quelqu'une en qui elle a confiance.

Chaque mère, comme toute autre femme, est unique malgré ses similitudes avec les autres. Elle a ses façons particulières de se victimiser ou de rompre avec ça. De plus, les mêmes interprétations qui nous conduisent à des attitudes victimisantes comme femme vont agir aussi comme mère. C'est de la même personne qu'il s'agit ! Par exemple si j'ai appris que quelqu'un qui ne me sourit pas, ne m'aime pas ou m'en veut, j'aurai le même raisonnement vis-à-vis mon enfant. Je croirai, quand il n'est pas content, que j'ai fait quelque chose de mal et qu'il va me rejeter. Il y a moyen de rompre avec ce vieux réflexe et de cesser de croire que notre survie dépend de la bonne volonté des autres !

Évidemment, lorsque je réalise que j'ai choisi un-e amant-e pour de mauvaises raisons, je peux toujours changer d'idée, laisser tomber et partir. Mais qu'est-ce que je peux dire à un enfant ? «Excuse-moi, je me suis trompée, j'ai choisi le mauvais moment, reviens dans deux ans !...» Pour vivre la maternité à l'aise, il faut admettre que nous avons plus de pouvoir que notre enfant, que nous posons des gestes qui ne sont pas toujours justes à ses yeux. Par ailleurs, l'enfant peut apprendre aussi à choisir entre le pire (la dépression de sa mère...) ou le moins pire (quelques moments sans elle). Et s'il n'est pas en mesure de choisir le moins pire, eh bien c'est à nous, comme adultes, de choisir ce qui est le moins pire pour lui. Si les mères n'admettent pas qu'elles ont, en fait, du pouvoir sur leur-s enfant-s, elles ne pourront pas les élever d'une façon confortable. Et si nous avons tant de mal à admettre ça, c'est précisément parce que

nous avons tant de difficulté à déceler les lieux où l'on peut être puissantes.

C'est sûr que ça prend énormément d'énergie pour repenser tout ça, tout notre rapport à la maternité en fonction de nos desirs, des choix qui s'offrent à nous, du plaisir à aller chercher là... Personnellement, je sais que je vais avoir un enfant un jour, même si je sais d'avance que je vivrai comme toutes les mères des périodes profondément difficiles et que je devrai lutter sans cesse contre tous ces mythes étouffants qui entourent la maternité.



Propos recueillis par

NICOLE BERNIER et ARIANE EMOND

(À Paule qui crie)
«Veux-tu arrêter de crier...
La femme en avant a mal à la tête, la madame est fatiguée, le monsieur veut dormir... En arrière, ils veulent être tout seuls...
(À Ève debout sur la banquette) Ève, veux-tu t'asseoir?... Assieds-toi !...
Oh ! Ève, Ève, je t'ai fait mal, hein ? Je suis pas fine... Non, je te toucherai plus !... Ah ! je suis une méchante maman, oui, excuse-moi, chère...
Mais depuis qu'on est parties que je te demande de rester assise. On est en autobus, il y a les autres...»

Louissette Dussault, MÔMAN

Marie-Mousse, ma petite fille
Mon immense, mon éternel amour
Tu viens chercher en moi des trésors endormis
Tu me révéles à moi-même
En même temps que toi, j'apprends à parler, à marcher, à rire
À donner des becs et à dire tata
C'est aussi l'enfant que j'étais que j'apprends à aimer à travers toi
C'est bon

Francine Tougas, GRANDIR

PLANTER AMOUREUSEMENT UNE BOMBE

ou de l'ambiguïté des relations mères-enfants

C'est arrivé en France, «à l'étranger», mais des histoires comme celle-là s'étalent complaisamment, tous les jours, à la une des journaux à sensation, comme des taches de sang mal séchées. Une journée comme les autres, une femme comme les autres prépare calmement le petit déjeuner de son mari et de ses trois enfants. Puis le mari part au travail et la femme, avant de faire ce qui lui reste à faire, se livre une dernière fois à ses tâches ménagères, exécute fidèlement ce pour quoi elle a été élevée, dressée. Jamais cette femme de paysan ne s'en serait allée mourir sans laisser la maison propre... Elle drogue ensuite les petits aux somnifères, les entasse dans la voiture, roule jusqu'à un boisé à l'extérieur du village. Elle sort les enfants endormis, les enlève sur l'herbe, les abat avec le fusil de chasse de son mari. Il n'y a plus qu'à finir, bien proprement, la tâche : elle se pend à une branche d'arbre. L'imprévu arrive, la branche casse. Qu'à cela ne tienne, elle rassemble ses forces, accroche la corde à une branche plus solide, et recommence... Ce n'est que le soir, en rentrant des champs, que le mari, constatant la disparition de sa famille, entreprendra des recherches. Et trouvera. Et ne comprendra pas. Pas plus que ne comprendront les voisins, les amis, la famille : «Une si bonne mère, une si bonne ménagère. Elle ne se plaignait jamais. Pourquoi ?»

Pourquoi ? Assise par terre, Paris-Match sur les genoux, j'ai senti remonter un souvenir que j'aurais voulu gommer pour toujours de ma mémoire. Mon fils avait 4 ans, il venait d'être malade et sa maladie m'avait imposé des nuits d'insomnie. J'étais droguée de fatigue, lui avait besoin d'attention plus que jamais, et ne me lâchait pas d'une semelle. Alors j'ai craqué. Je l'ai secoué, criant «laisse-moi, tu ne vois pas que je n'en peux plus. Je ne suis pas une machine». J'aurais pu le secouer jusqu'à ce qu'il tombe, jusqu'à... Mais j'ai vu son visage terrifié, un visage de tout petit qui ne comprenait pas que «maman» puisse lui faire du mal. Ça été fini. J'ai braillé un bon coup, lui aussi, je l'ai bercé. Il n'en a pas reparlé, moi non plus.

Pour les besoins de ce dossier maternel, j'ai, au début très timidement, commencé à évoquer cet incident (qui remonte maintenant à près de six ans). Et, surprise, ça été un déluge de confidences ! J'ai brusquement vu ce que je me contentais de soupçonner jusque-là, soit que toutes les femmes, un jour ou l'autre, se débarrasseraient volontiers de leur progéniture, au moins pour quelques temps. Même les «meilleures» mères, socialement parlant, même ces pures merveilles gestant-et-allaitant avec des sourires de madones, que j'avais toujours secrètement enviées. C'est Luce¹, mère paisible d'un beau garçon bien en forme, qui me raconte avoir rêvé, une fois, qu'elle observait d'une fenêtre son fils gelant sur un banc dans le parc d'en face... sans réagir pour aller le chercher. C'est France, qui vit et travaille en région éloignée ; elle a deux très jeunes enfants et un chum en or qui s'occupe des enfants... quand il est là, c'est-à-dire six mois par année en moyenne. Alors France, chaque fois qu'elle fait ses recommandations à la gardienne avant de partir au travail, avoue qu'il lui faut se piler sur le cœur : «J'aime mon travail, mais je me sens tout le temps coupable de laisser les petits». Coupable, le mot est lâché. Nous le sommes toutes. Entre le geste de la femme de Paris-Match et le mien, entre la simple gifle et l'intention de meurtre, où se situe exactement la différence, sinon dans la possibilité de pouvoir compter sur certaines ressources (l'amie à qui on téléphone pour se vider le cœur, la garderie où on peut laisser le petit ne serait-ce qu'une demi-journée, le temps de laisser décanter, et «se refroidir» le problème, etc.) ?

Coupables. Tout est là. Coupables de ne pas toutes vivre une «belle grossesse» et de ne pas afficher la mine épanouie de rigueur. Coupables de tant souffrir à l'accouchement et de retenir nos cris (ça fait hystérique) alors que nous aurions préféré vivre cet événement à notre convenance, avec ceux que nous aimons, dans la position que nous aurions choisie. Coupables de ne pas spontanément reconnaître (toujours le mythe de l'instinct maternel) et aimer cette petite chose de chair qu'on

nous flanque entre les bras (je n'ai vraiment aimé mon fils, c'est-à-dire éprouvé une vraie tendresse pour lui, que deux jours après l'accouchement. Mais j'aurais sans doute aimé tout aussi «spontanément» n'importe quelle petite créature démunie qu'on m'aurait refilée en m'en donnant la pleine responsabilité...). Coupables ne pas allaiter — par choix ou par obligation — parce qu'on nous avertit solennellement que nous privons alors le nourrisson des anticorps nécessaires pour renforcer l'immunité de son organisme. Coupables si le développement de l'enfant ne se fait pas selon les normes. Coupables si la progéniture se révèle impolie, indisciplinée, parce qu'elle s'affiche alors comme un constat ambulancier de notre «échec». Coupables, tout le temps.

C'est le cercle infernal amour obligation-culpabilité qu'il faut rompre. Pour en finir avec les enfants que nous élevons pour qu'ils vivent, en notre lieu et place, nos rêves d'enfance, avec les enfants sauveurs de couples en péril, avec les enfants succédanés d'amour à qui nous demandons rien de moins que de remplacer le Monde tout entier, et que nous étouffons de nos exigences possessives. Et nous ne rompons le cercle qu'en disant nos peurs et nos colères, en refusant d'être de bonnes mères à plein temps. En nous permettant de dire à un enfant, quand nous le ressentons : «Sors de ma bulle, laisse-moi respirer, tu me pompes mon oxygène. Je ne me sens pas disponible pour toi maintenant». Avec, comme il se doit en contrepartie, le droit le plus strict pour l'enfant d'affirmer les mêmes choses et de demander/obtenir le respect de son territoire.

Les enfants que nous aurons assez aimés pour leur faire comprendre que l'amour demande aussi du recul, qu'il peut subir ses hauts et ses bas, les enfants qui auront appris cela, sauront aussi que le respect se mérite, comme l'amour. Ils ne s'inclineront plus automatiquement devant toutes les formes d'autorité. Ils ne se vengeront pas de leur enfance sur leurs propres enfants et régleront à l'usine, au bureau ou ailleurs les problèmes qu'ils rencontreront, au lieu de se chercher des

boucs émissaires à la maison. Je me demande si ce n'est pas cela que David Cooper² voulait dire quand il parlait de «planter amoureuxment une bombe au coeur de la Mort»?

HÉLÈNE LÈVESQUE

1/ Noms fictifs.

2/ Cooper, un des pères de l'anti-psychiatrie, a écrit «Mort de la famille».

J'ai peur de ne pas être
une bonne mère pour
ma fille
J'ai peur de ne pas être
correcte
D'la mélanger, d'la
bousculer, de ne pas lui
en donner assez
Des fois j'ai peur d'être
une bonne mère
De me faire manger
De me faire fourrer
Des fois j'ai peur de trop
l'aimer
J'ai peur de me perdre
Des fois, je me perds
Mais j'ai le courage de me
retrouver
J'ai peur d'être sa mère
toute ma vie!
J'ai le courage d'être sa
mère aujourd'hui...

Francine Tougas, GRANDIR

«Mais dites-leur vous-
mêmes!... Je suis plus
capable de jouer à la mère-
police!... Je suis pas
capable d'être la mère
idéale dont vous rêvez
dans chacune de vos têtes
pour ces enfants-là!...
Puis je refuse d'être votre
mère aussi! De vous
protéger comme des
enfants, de mes propres
enfants...»

Louissette Dussault, MÔMAN

«Ma fille - à 4 ans et demi -
a pas besoin de suivre une
thérapie pour savoir que
quand elle a peur, elle
a pas de fun! !»

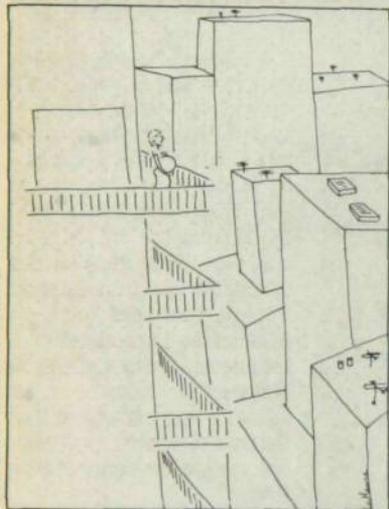
Francine Tougas, GRANDIR



Illustration: Madeleine Leduc

Quelques réflexions sur le fait d'être mère

Illustration Catherine Beaunez



J' ai été une mère pour plus de la moitié de ma vie et je ne l'ai jamais regretté. Je suis bien sûr douloureusement consciente des difficultés discutées dans ce dossier mais je veux toutefois aborder l'aspect positif de la maternité.

Les préjugés de notre culture rendent tragique le personnage de la femme qui passe sa vie sans jamais connaître d'expériences sexuelles... ni la masturbation, ni à plus forte raison des relations hétérosexuelles ou lesbiennes. Bien des personnes qui partagent cet avis considèrent aussi la maternité comme une menace personnelle. Dans notre société de consommation, l'orgasme est devenu un impératif social, supportant une industrie florissante. Les enfants, par contre, sont vus comme des facteurs nous empêchant de satisfaire au maximum nos besoins de consommation ou notre propre épanouissement personnel.

Le féminisme a légitimé le choix que nous sommes en droit d'exercer sur tous les aspects de nos vies. En tant que féministes actives, cependant, nous devons nous demander : pour qui luttons-nous si nous ne considérons pas l'enfantement comme un choix valable ? Je sais que je n'aurais pas moi-même l'impression de participer pleinement à l'expérience humaine si je n'élevais pas d'enfant. Les élever est plus essentiel et gratifiant que les porter : l'adoption est importante à considérer.

Qu'est-ce que les enfants nous offrent, alors, sinon un paquet de troubles ? Ils nous donnent le sentiment d'intimité que nous ne pouvons pas reproduire dans nos relations adultes. Si une personne adulte parle de ses intestins, de sa faim ou de ses malaises, on la jugera peut-être antisociale, raseuse, ou même comme un cas pathologique. Pourtant, de tels sujets sont les matériaux de base de toutes nos vies. Le bien-être physique, les sentiments de peine, la faculté de jouer avec une joie et une concentration totales ; l'innocence des préoccupations de l'enfance nous aide à rester en contact avec nous-mêmes, avec l'enfant emprisonné en chacun de nous. Le soin des jeunes enfants remodèle notre conscience, ce qui est essentiel pour mieux affronter notre propre vieillissement. Il est trop facile aux ambitieux et aux bien-portants d'oublier combien, pour changer le monde, nous sommes dépendants du maintien de nos fonctions physiques et affectives.

En tant que société, nous avons toujours institué des tabous en ce qui concerne les contacts physiques. Pourtant, nous avons un besoin désespéré de nous accrocher aux autres par le toucher, par cette chaleur corporelle que nos conceptions culturelles répriment. Les enfants nous procurent des occasions de contact physique spontané et non compromettant, nous gardant ainsi en contact avec nos besoins d'être humains.

Alors que plane sur toutes nos têtes la menace de l'anéantissement nucléaire, je ne crois pas que ce soit simplement notre propre mort que nous craignons. La vision d'un univers d'où seraient absents le monde que nous connaissons et ses habitants est infiniment triste et ne fait que renforcer notre respect de la vie humaine dans le flux de ses générations successives. Mais cette vision est aussi essentielle à notre découverte d'une communauté humaine délivrée des volontés égocentriques de l'État et de l'industrie. Quand nous participons à la croissance des enfants, un certain émerveillement doit nous envahir et nous donner un sens du futur. Sans le sentiment concret de nos devenirs individuels, il vaut difficilement la peine de se soucier de changement social.

Nos enfants peuvent nous renvoyer, de nous-mêmes et de notre réalité, des images débarrassées de nos si belles rationalisations. De plus, ces relations que j'ai comme mère sont uniques dans une vie par ailleurs remplie d'autres amours : mon mari, mes parents, mes collègues et mes

ami-e-s, des luttes comme l'éducation alternative et le féminisme, ma vocation d'écrivaine. Dans un article, l'anthropologue Dorothy Lee explique que les Indiens Wintu n'ont pas d'équivalent à notre notion « d'avoir un enfant ». Les enfants se réfèrent plutôt à leur mère comme à « celle que j'ai rendue mère ».

Cette expression ne ressemble aucunement au sens de la possession qui est devenu la rationalisation standard de la brutalisation des enfants par tous les moyens, allant d'un contrôle parental extrême aux coups et à l'inceste. À travers le langage, les Wintu mettent l'accent sur la relation dynamique et particulière de la mère et de l'enfant. Lee la décrit ainsi :

« Quand je prends la décision d'être, d'être une mère, je prends, au même moment et dans le même acte, la décision qu'un enfant sera. La maternité est une relation entre deux personnes. À ce moment-là, ma décision n'est pas d'être une mère, mais d'être « la mère de cet enfant-là ».¹

En n'expérimentant pas cette réciprocité, donc, nous pouvons nous épargner les malaises, les dépenses et la perte de liberté. Mais nous allons aussi nous priver d'une occasion unique d'intimité, de connaître des facettes de nous-mêmes visibles seulement si reflétées par nos enfants, et de vivre à la première personne la seule expérience des femmes qui soit vraiment universelle.

GRETA HOFMAN-NEMIROFF

En plus d'être écrivaine, Greta Hofman-Nemiroff est directrice du New School, au Collège Dawson de Montréal.

1/ Dorothy Lee, « To Be or Not To Be: Notes on the Meaning of Maternity », *The Challenge to Women*, Édi. S.M. Farber and Rozen, New York, Basic Books, 1966, p. 51.

Les bonnes références

Les bonnes lectures

Naître d'une femme d'Adrienne Rich, Denoël/Gonthier, Paris, 1980.

Les femmes s'entêtent, anthologie de textes dont certains sur la maternité, Gallimard, collection Idées, 1975.

Et l'une ne bouge pas sans l'autre de Luce Irigaray, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

Les enfants d'abord de Christiane Rochefort, Éditions l'Étincelle, Montréal, 1976.

À ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine de Louise Laprade, Nicole Lecavalier et Pol Pelletier, Éditions du Remue-ménage, Montréal, 1979.

Ourselves and our Children du Boston Women's Health Book Collective, Random House, New York, 1978.

Votre enfant est une personne de S. Chess, Delachaux et Nestlé, Paris, 1977.

Les bonnes vues

Daughterite (1979) (en anglais) de Michèle Citron, USA.

Une lesbienne féministe parle de façon inusitée de la relation fille-mère.
Distribution: Women in Focus, Vancouver, B.C. (604) 872-2250.

Neuf mois (1976) et **L'Adoption** (1975) de Marta Mezzaros, Hongrie.
Splendides tous les deux.

Allemagne, mère blafarde (1980) de Helma Sanders, Allemagne.
De la mère biologique à la mère-patrie, ce film extraordinaire raconte la conception et la naissance de la cinéaste en Allemagne nazie.

Depuis que le monde est monde (1981) de Sylvie Van Brabant, Québec.
Des accouchements vécus tant à la maison qu'à l'hôpital. Ce film rend bien toute l'émotion, l'intensité qui entourent ce moment de vie spectaculaire, quoique de façon un peu idyllique?
Distribution: Les Films du Crépuscule, Montréal (514) 849-2477.

In the Best Interest of the Children (1977) (en anglais) de Iris Films, USA.
La lutte de mères lesbiennes, noires, blanches et latino-américaines, pour garder leurs enfants.
Distribution: D.E.C. Films, Toronto (416) 964-6901.

La patience des femmes fait la force des hommes (1981) de Christina Perincoli, Allemagne.
Les femmes battues sont trop souvent des mères aussi.
Distribution: Cinéma libre, Montréal (514) 526-0473.

Mother's Rights, Union Rights (1981) (en anglais) vidéo de Amelia Productions, Canada.
Des femmes de Colombie-Britannique revendiquent le congé de maternité en faisant la grève.
Distribution: D.E.C. Films, Toronto (416) 964-6901.

The Chicago Maternity Centre Story (1977) (en anglais) de Kartemquin Films, USA.
Sur les alternatives à l'accouchement à l'hôpital en passant par l'analyse du système médical, de son pouvoir et de ses motivations.
Distribution: D.E.C. Films, Toronto (416) 964-6901.

Les bonnes adresses

Naissance-Renaissance
C.P. 249, succursale E
Montréal H2T 3A7

Abitibiennes Encantées
C.P. 711
Amos, Abitibi

Alternatives-Naissance
4153, Henri-Julien
Montréal H2W 2K4

Association de planning des naissances, Bas du Fleuve
C.P. 338, Bureau de Poste
Matane G4W 3N2

Association des sages-femmes du Québec
9232, de Châteaubriand
Montréal H2M 1X8

Comité d'humanisation de l'accouchement et de la naissance
1127, Coin Joli
Cap-Rouge G0A 1K0

Humanisation des naissances de Sherbrooke
755, Ontario
Sherbrooke J1J 3R9

Mieux-Naitre
C.P. 924
Chicoutimi G7H 5E8

Naissance-Renaissance Mont-Laurier
R.R. 2
Ferme-Neuve J0W 1C0

Les Presses de la Santé
C.P. 1000, succursale G
Montréal H2W 2N1

Regroupement pour le libre-choix de la Mauricie
411, Laviolette
Trois-Rivières G9Y 1V1

Pour une naissance autonome
291, Dérangon
Granby J2G 5J6

Rien de trop beau...

Projeter, rêver ses rêves est essentiel; comme il est essentiel d'essayer de nouvelles façons de vivre, d'admettre une expérimentation sérieuse, de respecter l'effort, même en cas d'échec.

A Rich - NAÏTRE D'UNE FEMME

THE WOMEN'S EXPERIMENTAL THEATER de New York ne fait pas qu'explorer au niveau de la pratique théâtrale! Jugez-en vous-mêmes. Avant la naissance de Bèbe, les quatre femmes du groupe d'alors se sont entendues pour partager formellement la maternité et deux autres se sont ajoutées à l'aventure peu après. Âgé aujourd'hui de 9-10 ans, ce petit garçon a, dans les faits, en plus d'une mère biologique, cinq autres mères! Certaines sont lesbiennes, d'autres hétérosexuelles, les unes vivent en couple, les autres pas. Chez chacune, il a ses quartiers, ses affaires, une relation privilégiée avec ses grands-parents et ses misères...

Pareille entente a de quoi faire rêver. Mieux encore, elle donne envie d'innover, de proposer, de risquer de nouvelles formules de partage des enfants. Plusieurs mères désirent lâcher un peu de lest et consacrer moins de temps à leurs enfants, pour mettre du «lousse» dans leur vie. D'autres femmes et d'autres hommes «libres d'enfants» se réjouissent de l'existence des enfants en général et aiment la présence intermittente d'enfants dans leur vie. Sans qu'il soit question ici de forcer la main à quiconque, ni aux mères à qui l'idée répugne, ni aux autres qui ne veulent pas se voir encombrées d'enfants «alors qu'elles-ont-justement-décidé-de-s'éviter-ça» Mais il apparaît pour les intéressés-e-s que nous aurions tout à gagner en osant proposer des formules de partage qui aillent plus loin que le simple passage d'enfants, vers une véritable passation des pouvoirs!

ARIANE ÉMOND

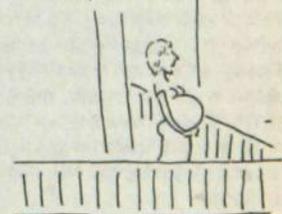
Sauvons Ste-Jeanne d'Arc

L'hôpital Ste-Jeanne d'Arc, vous connaissez? C'est un petit centre hospitalier rue St-Urbain à Montréal, qui n'avait guère retenu l'attention du public jusqu'au jour où des femmes se sont mises à vanter les mérites du département d'obstétrique, acclamé depuis comme «un des principaux lieux où un réel effort d'humanisation des soins est déjà réalisé». Le personnel est à l'écoute des femmes, dit-on, et «l'obstétrique moderne y est utilisée à bon escient et non systématiquement». Alors pourquoi veut-on fermer Ste-Jeanne d'Arc?

Coupures budgétaires, bien sûr, et le vieillissement de la population aidant, le ministre des Affaires sociales, Pierre-Marc Johnson, veut faire de cet hôpital un centre pour malades chroniques. Depuis cette déclaration (mai 82), les protestations n'ont pas cessé: manifestation, pétition de 50 000 noms, lettres aux autorités... Mais il y a une bonne nouvelle: le personnel de Ste-Jeanne d'Arc et ses usagères, de concert avec les groupes s'occupant de l'humanisation de la naissance, certains groupes communautaires et des groupes de femmes, proposent une solution de rechange, idée fort intéressante exprimée par de nombreuses femmes déjà: faire de l'hôpital Ste-Jeanne d'Arc une «maison de naissance». Imaginez: enfin un lieu d'accouchement où les femmes seraient libres d'avoir les conditions qui leur plaisent!

Pour plus de renseignements, ou pour signaler votre appui:

MME THÉRÈSE JOLICOEUR
C.H. Ste-Jeanne d'Arc
3570, rue St-Urbain
Montréal, H2X 2N8



Profession: SAGE-FEMME

Dans ce dossier, nous avons abordé l'élevage des enfants plutôt que nous attarder au fait d'enfanter comme tel. Mais s'il nous paraissait essentiel d'évaluer les pièges et les pouvoirs de la maternité, comment oublier l'accouchement, un des hauts lieux de cette dichotomie ? Et comment faire fi du fait que de plus en plus de femmes accouchent à la maison, loin des contraintes du système médical et idéalement avec l'aide d'une sage-femme.



Photo - François Martin

LVR : Le mot sage-femme renvoie presque inévitablement au passé, pour ne pas dire aux sorcières. Comment es-tu devenue sage-femme en cette fin de 20e siècle ?

ISABELLE : Je suis deux fois mère, d'abord, et dès ma première grossesse j'ai voulu accoucher à la maison. Mais en 74 c'était à peu près impensable. Deux ans plus tard, j'ai trouvé une infirmière qui en avait fait quelques-uns et qui a consenti à venir m'aider. J'habitais à la campagne. D'autres femmes autour de moi se sont mises à accoucher à la maison et je suis allée les aider. Quand je me suis aperçue que la confiance qu'on m'accordait dépassait ma compétence, j'ai arrêté. J'ai étudié beaucoup, toute seule, et puis je me suis remise à en faire avec une autre femme qui était infirmière et qui partageait mes idées sur l'accouchement.

LVR : Comment définirais-tu l'accouchement à la maison par rapport aux accouchements en milieu hospitalier ?

ISABELLE : Ce n'est pas un refus du médical, un accouchement à la maison. Je n'arrive pas avec une paire de ciseaux, de l'encens et en me croisant les doigts, comme le croient certains médecins ! En fait, je traîne de l'oxygène, un « ambubag » (respirateur artificiel), un appareil à pression, de quoi donner des injections, tout un équipement. Mais si j'ai des outils, j'en

demeure maître, ne les utilisant que si la situation l'exige. Je pars du principe qu'une femme a tout le nécessaire en elle pour accoucher. Je ne suis là que comme son guide, son support et son miroir. Par ailleurs, sans avoir de titre, sans détachement ou froideur, je me considère professionnelle. Par respect des gens, tout simplement. Si on vient me voir pour mes compétences, c'est la moindre des choses que d'offrir une aide compétente. C'est d'autant plus important que je travaille dans la marginalité, dans l'illégalité même. ¹ De la médecine de femmes comme on a pu en voir, des avortements de fond de cave, il y a là un certain héroïsme du désespoir, une compassion l'une pour l'autre qui est admirable mais maintenant les conditions de misère ne sont plus nécessaires. (...) L'accouchement à la maison n'est pas une image romantique, non plus. D'ailleurs, c'est ce mythe qui est finalement le plus tenace. Quand une femme ou un couple vient me voir au début de la grossesse, rêvant de l'expérience fantastique qu'elle/ils se promettent, je prends beaucoup de temps pour leur faire comprendre qu'un bel accouchement ne tombe jamais du ciel. C'est un moment de vie et ça ressemble au reste : intense, drôle, pas drôle, heavy, amoureux, parfois romantique.

LVR : En quoi consiste, justement, le travail que tu fais ?

ISABELLE : Il y a tout le suivi technique, physique, bien sûr, mais je fais aussi une série de rencontres en groupe où il est davantage question d'attitudes que de phases techniques de travail. Par exemple, je pose la question : « De quoi vous sentez-vous responsable dans la grossesse ? » Ou bien : « Quel est l'essentiel de votre accouchement pour vous, ce à quoi vous tenez le plus ? » C'est comme si on était plus préoccupé de survivre à un accouchement – obtenir qu'ils ne nous coupent pas, ne nous endorment pas... – que de voir ce qu'on vient y chercher. J'ai vécu un accouchement merveilleux qui s'est terminé à l'hôpital avec les forceps et tout, mais qui a été vécu avec une telle dignité que les lieux n'y changeaient rien. Cette femme-là était tellement connectée à l'essentiel ! L'accouchement est une démarche de transformation vers une plus grande autonomie. Et c'en est une pour moi aussi parce qu'il me serait relativement facile de mater une femme enceinte, plutôt que de m'adresser à elle comme à une adulte responsable. Ironiquement, on vient très souvent me voir à cause du lieu de l'accouchement mais, moi, ce que je travaille c'est l'intérieur.

LVR : Ton métier de sage-femme l'incite-t-il à valoriser la maternité ?

ISABELLE : Au début, je n'y voyais que mon plaisir. Ce métier a exactement la

dose de rapports humains, de contact physique, de recherches qu'il me faut. Je ne soupçonnais pas où ça me mènerait dans l'amour et le respect des femmes. J'ai vu des femmes décupler de force lors de leur accouchement parce que c'est à elles-mêmes qu'elles se rapportaient, c'étaient elles le boss. Elles établissaient, par le fait même, un autre rapport avec le monde, un autre rapport avec leur chum. J'ai vu des hommes rencontrer leur femme pour la première fois. Même si un homme est sympathique, conscient, sensible, tant qu'il n'a pas vu une femme «lousse» il ne sait pas ce que c'est que la puissance des femmes. Quand je parle du pouvoir des femmes, je parle donc de quelque chose de très précis. J'ai connu une femme qui s'est mise à faire une hémorragie après son accouchement. À un moment donné, je lui ai dit qu'il fallait aller à l'hôpital. Quand les gars de l'ambulance sont arrivés, ils étaient tellement «trou de cul» qu'on ne leur aurait pas confié un vieux chat malade. Cette femme les a regardés, s'est excusée de les avoir dérangés et leur a demandé de partir parce qu'ils ne faisaient pas l'affaire. Elle avait le choix de partir avec eux ou d'arrêter de saigner. Ils sont sortis et elle ne saignait plus.

LVR : Il est de plus en plus courant de dire que les femmes font des enfants pour ne pas faire autre chose. Qu'en pense-tu ?

ISABELLE : Ça existe sûrement. Avoir un enfant est un geste de créativité, mais seulement si je le reconnais comme tel... À partir du moment où je m'approprie cette créativité, je suis en mesure de l'utiliser ailleurs aussi. Bien sûr, avoir un enfant prend un temps infini. C'est au moins trois fois ce qu'on imagine au départ. Et c'est tout un défi de rester autonome à travers ça mais d'y parvenir, c'est tout un exploit. Un enfant, il ne faut pas l'oublier, c'est une école ! Il se fait un plaisir de gratter tous tes petits bobos, tous les jours. Dans un sens, c'est effrayant de prendre ça comme contrat ; dans un autre, c'est un constant éveil.

LVR : Tout le courant des accouchements «alternatifs» ne favorise-t-il pas l'idée de la maternité libérée, souriante, facile ?

ISABELLE : En effet. J'ai été particulièrement choquée de l'image publicitaire des colloques «Accoucher ou se faire accoucher». On voyait une femme en déshabillé à sa fenêtre. Mais c'est pas ça être enceinte ! Être enceinte c'est se promener avec sa grosse bédaine, son sac d'épicerie, son p'tit dernier, et être fatiguée. C'est ça, aussi, être enceinte. J'ai lu dans F Magazine un article sur l'accouchement «sans douleur». Mais c'est un «racket» épouvantable ! J'ai d'ailleurs aidé des femmes qui croyaient que la respiration qu'elles

avaient apprise, le yoga qu'elles avaient pratiqué étaient pour tout régler à l'accouchement. Mais on ne marchandait pas avec la douleur, pas plus qu'avec la mort. Ce qui me semble être la démarche la plus sensée face à la douleur, c'est la reconnaître, se l'approprier comme un message important que notre corps nous envoie. La douleur ne mesure pas l'échec ou la réussite d'un accouchement. Elle mesure où nous en sommes et on peut apprendre énormément sur son propre compte de cette façon. Je veux dire que nous allons nous-mêmes à la rencontre de notre vie. Qui ne connaît pas des personnes qui sont toujours dans des situations impossibles ? Ce n'est pas un simple hasard. Et c'est vrai de l'accouchement aussi. Combien de femmes m'ont dit qu'elles n'aimaient pas leur médecin ! Mais pourquoi continuent-elles de le voir ? Il y a là une passivité incroyable. Si on ne se voit pas comme ayant les possibilités de créer ce qu'on veut, on se pose en éternelle victime des circonstances. C'est toujours une question d'attitude, finalement, et non des gestes qu'on pose. Accoucher à la maison n'est pas forcément mieux qu'accoucher à l'hôpital ; allaiter n'est pas moins féministe que ne pas allaiter. En ce qui me concerne, j'ai allaité mon fils pendant deux ans et demi et j'ai eu droit à tous les commentaires : «C'est excellent mais après trois mois c'est de l'esclavage.» «C'est pas féministe... On m'a même dit que si j'avais eu un chum à ce moment-là, je n'aurais jamais allaité si longtemps. Peut-être, mais so what ? Je l'ai fait parce qu'on aimait ça tous les deux. Et ça m'a amenée où je suis. Se refuser un plaisir pour se conformer à un modèle, soit de bonne mère soit de femme libérée, ça n'a aucun sens. Moi, je veux me contenter et je trouve ça féministe au maximum.

LVR : As-tu peur des représailles ?

ISABELLE : Pas au point de m'arrêter dans ma démarche. Mais il faut dire qu'ils n'ont pas encore commencé à fesser. D'ailleurs, ça ne serait pas sage de la part des «autorités médicales» alors que le mouvement pour l'accouchement à domicile ou alternatif est en plein essor. Ça ne servirait qu'à nous faire plus de publicité. Mais je suis convaincue qu'ils n'attendent qu'un accroc quelconque pour crier au charlatanisme et au meurtre. On verra bien...

Propos recueillis par
FRANCINE PELLETIER

1/ La pratique de sage-femme n'est permise au Canada que moyennant un diplôme d'une des trois écoles qui offrent le cours, et en autant que la sage-femme exerce son métier dans un endroit où il n'y a pas de médecin.



Photo Crépeo

L'insémination artificielle, UNE QUESTION-CLEF



Illustration: Marie-Josée Lalortune

BANQUE DE SPERME NOBEL

Certains femmes choisissent de «faire» un enfant sans en informer le «père» biologique parce qu'elles veulent vivre cette expérience sans l'obligation d'une relation à long terme avec ce «père».

Peut-on dissocier maternité et hétérosexualité? Pour nous, qui en tant que lesbiennes défions l'une des attentes fondamentales du patriarcat, voilà une question-clef. L'insémination artificielle nous permet effectivement de dissocier coït et grossesse. LA VIE EN ROSE a rencontré F., qui est lesbienne-féministe et qui désire un enfant

L'Underground Sperm Railway

LVR: Cette méthode de fécondation est devenue très courante dans les communautés lesbiennes et féministes californiennes. On l'a baptisée l'«Underground Sperm Railway». Pouvez-vous nous en parler?

F: C'est surtout l'oeuvre de lesbiennes radicales qui travaillent dans le domaine de la santé. Mais ce n'est pas un phénomène strictement californien. Plusieurs centres de santé des femmes ont développé cette pratique à travers les États-Unis. Le sperme, qui provient de donneurs gais anonymes est contrôlé en laboratoire pour être ensuite acheminé aux femmes quand elles sont en période d'ovulation. Cette pratique, faite dans le même esprit de «self-help» (auto-santé) que l'auto-examen du col ou des seins, vise en fait à

contourner un système médical discriminatoire pour les lesbiennes. Si elle s'est surtout développée en Californie, c'est bien parce qu'il y a là une importante population gaie, conscientisée et militante, prête à organiser un service d'insémination efficace, visible et accessible. À Montréal, il faudrait faire toutes les démarches soi-même.

Un pas de plus

F: Pour moi, l'insémination artificielle est un moyen de parvenir à mes fins, une célébration de mon pouvoir d'avoir un enfant en toute connaissance des pièges et des oppressions reliés à la maternité. Parce que ce n'est pas une décision qu'on prend à la légère. C'est une affirmation de pouvoir, un choix qui m'évite de m'embourber dans la bureaucratie médicale et

juridique ou dans des rapports avec un homme présent dans ma vie et celle de mon enfant. C'est une façon de contrôler complètement mon corps et mon environnement.

Mais comment expliquer ce choix à mon enfant, comment lui dire que j'avais adopté pour tomber enceinte une méthode qui justement m'évitait de connaître le «père»? Cette question me tracassait beaucoup au début. PARCE QUE NOUS SOMMES OPPRIMÉES ET VICTIMISÉES, NOUS AVONS TENDANCE À CONSIDÉRER LE SPERME OU L'HOMME COMME DES «EN-SOI» IMPORTANTS OU MÊME ESSENTIELS. J'imaginai la question de l'enfant: «Qui est mon papa?» J'ai été élevée dans la certitude qu'un-e enfant doit avoir une maman et un papa pour se développer sans handicap. Il y a toute cette emphase sur la présence du père dans la famille nucléaire, du moins sur le fait que l'enfant sache qui est son père. Alors j'ai imaginé toutes sortes de scénarios pour que mon enfant puisse retracer son père. C'était de la pure myopie. Toutes ces démarches, les examens médicaux, prendre ma température tous les matins pendant des mois, permettre à un ou une médecin de me procurer du sperme et finalement accepter l'intervention elle-même, ne prouvent-elles pas mon désir d'avoir cet-te enfant? Voilà des preuves qui peuvent très bien contrecarrer les insécurités ou les doutes de l'enfant par rapport à son origine.

La «question-père»

LVR : Même si nos relations avec nos pères sont souvent bien loin d'être idéales (voire même oppressantes ou violentes), nous souscrivons quand même à l'idée courante d'une «relation privilégiée» entre un-e enfant et son père. Qu'en pensez-vous ?

F : Si nous vivions dans un monde idéal, je dirais peut-être que c'est «l'idéal dans un monde idéal». Mais ce n'est pas le cas. Que mon enfant soit proche de son père biologique ou non est donc sans importance. Si je veux qu'il y ait des hommes dans sa vie, je lui en trouverai bien ; par ailleurs, vais-je m'imposer un rapport contraint et guindé avec un homme pour le supposé bien-être de mon enfant ? Ce serait aussi faux et aussi ridicule que si je décidais d'aller à la messe ou de fréquenter une synagogue pour que l'enfant puisse vivre une expérience religieuse, alors que cette démarche n'a rien à voir avec mes valeurs et avec ma vie.

Chaque enfance a ses limites, aucune n'est idéale. Pourquoi un foyer avec deux femmes qui s'aiment «marquerait-il plus un-e enfant qu'une famille où il ou elle ne verra jamais combien deux femmes peuvent être proches ? Aucun facteur n'est entièrement déterminant dans une vie. Avoir un père ou non, avoir des relations avec un homme ou non, la question n'est pas là. L'important, c'est la qualité des relations que vit l'enfant. Cela m'a pris beaucoup d'efforts pour pouvoir dépasser ces idées reçues.

Double risque

LVR : À l'heure actuelle, il n'existe au Canada aucune loi qui limite ou contrôle l'insémination artificielle. N'y a-t-il quand même pas lieu de s'inquiéter quand on pose un tel choix en dehors du sacro-saint mariage ?

F : Je connais certaines lesbiennes qui ont eu des enfants par insémination et qui commencent à regretter d'en avoir parlé trop ouvertement. Dans une société de plus en plus conservatrice, une lesbienne qui non seulement choisit d'être mère mais en plus par insémination artificielle affirme très fortement son pouvoir sur son corps et sur sa vie. À chaque fois qu'une femme refuse son rôle «normal», elle prend le risque de se faire punir, et avec un enfant, ce risque est double. Il existe des centaines et des centaines de dossiers à travers le monde concernant des lesbiennes qui ont perdu leurs enfants conçus de façon traditionnelle.

LVR : Est-ce pour ça que vous gardez l'anonymat ?

F : C'est une raison importante. Étant très active dans le mouvement, je suis déjà fichée. Je ne veux pas que ma décision de faire un enfant soit mise en péril. Et puis je sais que plus la société devient répressive, plus mon geste sera perçu comme une provocation. Faire un enfant selon mes termes et à mes conditions est effectivement provocateur. Mais un bébé, ce n'est pas une provocation, c'est une vraie personne qu'il me faut protéger. Je garde aussi l'anonymat à cause du tabou social encore très fort, même chez mes amies féministes et/ou lesbiennes. Je ne veux pas que mon enfant apprenne qu'il ou elle a été enfanté-e par insémination d'une façon qui entraîne chez lui ou chez elle un sentiment de honte à cause de paroles irréfléchies.

La paternité en péril

LVR : Si l'insémination artificielle peut être une affirmation de notre autonomie, n'est-ce pas aussi une menace de plus à la paternité ?

F : Plus qu'une menace à la paternité, c'est une menace au rôle même des hommes dans la société. Si tu rends ce rôle inutile, sans prise sur ta vie, tu viens d'éliminer une grosse part de la base matérielle de ton oppression. Je m'explique. On nous dresse dans notre rôle de femmes parce que chacune de nous devra un jour se trouver un homme pour nous prendre en charge, pourvoir à nos besoins et à ceux des bambinos. En décidant de faire et d'élever des enfants sans la protection et sans même la complicité d'un homme (sauf celle du donneur anonyme), nous affirmons notre capacité de vivre sans un homme. Je sais très bien qu'il me faut travailler dans un monde d'hommes, que bien des gens avec qui j'ai divers rapports sociaux et économiques sont des hommes... mais je n'ai pas besoin d'un homme sur le plan personnel, qui manœuvre ma vie sociale. Je n'ai pas de pouvoir par «association» avec un homme et je n'en ai pas besoin.

LVR : Que pensez-vous de l'opinion de certaines féministes comme Ti-Grace Atkinson qui estiment qu'une recrudescence de maternités chez les féministes et/ou les lesbiennes représente une capitulation à l'impératif de la maternité ?

F : Cela dépend de la façon dont on le vit. Dire que la maternité est un piège en soi est aussi une capitulation. Ne fonctionner qu'en réaction à ce que nous impose la société est aussi piège que de se conformer au rôle. Qu'on ne s'y mène pas. Je ne dis pas que toute femme devrait avoir un enfant – nous sommes loin de toutes en vouloir – mais je prétends que les femmes

pour qui c'est important peuvent le faire avec autant de contenu politique que pour n'importe quoi d'autre. Pour moi, cette position de réaction systématique exprime une peur qui s'apparente d'ailleurs à la réaction de celles qui s'opposent à la libération des femmes. C'est penser que le monde est si méchant, les hommes si horribles que céder le moindre devant ce qui menace de nous priver de notre liberté, c'est tout perdre. C'est une peur très légitime et très fondée, et je la comprends. Mais continuer à ne voir que la peur n'est qu'une façon d'y succomber.



Propos recueillis par
LISE MOISAN

CONCLUSION

«Le corps de la femme a été à la fois territoire et machine, terre vierge à exploiter et chaîne de montage à produire de la vie. Il nous faut concevoir un monde dans lequel chaque femme soit le propre génie président à son corps ! Dans un tel monde, alors, les femmes créeront vraiment une vie nouvelle, donneront le jour non seulement à des enfants de bon gré et à leur heure, mais encore aux conceptions et aux idées nécessaires à porter et consoler et métamorphoser la condition humaine ; une nouvelle qualité de relation à l'univers. Sexualité, politique, intelligence, pouvoir, maternité, travail, communauté, rapports amoureux se pareront d'un sens nouveau. La pensée elle-même en sera transformée.

C'est là qu'il nous faut nous mettre à l'ouvrage».

ADRIENNE RICH